

Il était donc évident pour moi que si je trouvais la cause déterminante plus sérieuse, je devais forcément réussir à m'halluciner.

Vous voyez que je sais un peu de quoi je parle et que je ne m'appuie jamais que sur des données exactes. Les hallucinés sont des sortes de fous, j'en conviens, mais je ne défends de vous appuyer sur mes hallucinations que pour m'envoyer dans une maison de force. Car c'est volontairement, moi, c'est par raisonnement, par science que j'imitais mon imagination ; c'est moi qui prenais l'initiative de ces troubles cérébraux et je le faisais parce qu'ils terminaient en moi des jouissances dont vous n'avez aucune idée : je suis un être libre, raisonnable, doué d'intelligence et de volonté et non, comme les hallucinés auxquels vous voulez m'assimiler, non comme les fous, une brute, inerte, incapable de résistance, esclave de sa maladie.

Je n'eus pas de peine à trouver la cause déterminante dont je vous parlais. Le raisonnement m'y conduisit en toute droite ligne.

Étant donné mon crime, sa répétition exacte me redonnerait seule la totalité de mes impressions. Or, je ne pouvais pas, chaque fois, endormir un homme et le pendre : je devais donc recourir à un subterfuge et chercher un moyen de frôler la vérité le plus près possible. L'apparence serait trompeuse, plus grandes seraient mes chances de réussite. D'un oreiller à un véritable corps humain il y a une certaine marge, et infailliblement je devais la trouver.

Huit jours après cette nuit fameuse, je profitai de je ne sais trop quelle grande fête qui se donnait à Paris pour proposer à mes enfants une visite à la capitale. Aussitôt accueillie, ma proposition fut le lendemain même mise à exécution ; la comtesse était des nôtres.

À Paris, je réussis sans difficulté à quitter mes enfants pendant deux jours ; une affaire d'intérêt fut mon prétexte. Le soir même j'arrivai au château avec une grande caisse oblongue que je fis déposer dans ma chambre. J'attendis la nuit pour la déballer. Elle contenait un mannequin d'homme, grandeur naturelle, très bien conditionné—une véritable œuvre d'art à l'usage des peintres. Sur la figure de bois, imberbe, je collai une longue barbe blonde, semblable à celle que le comte de Maleplaine portait avec tant de distinction. J'allai aussitôt coucher le mannequin dans le lit de la chambre verte et, sans rien tenter ce soir-là, car la supercherie était de trop fraîche date pour que je puisse en être sûre, je m'endormis placidement. Au petit jour, le lendemain, je repris le train de Paris et j'annonçai à mes enfants que j'avais dû subitement retourner à Limoges pour chercher un papier important qu'exigeait l'affaire rétextée.

Nous restâmes une quinzaine à Paris, puis nous rentrâmes tous au château. Immédiatement, je tentai la première épreuve. Muni d'un flacon de chloroforme et d'une corde, je pénétrai dans la chambre fatale et, avec une certaine fièvre anxieuse, je répétai mon crime tel que je l'avais commis. D'abord le tampon d'ouate sur la figure, ensuite la pendaison. Je renonçai à l'habillage d'homme étant trop long. L'âge ayant alourdi mes membres, je perfectionnai le système de la pendaison. Au lieu d'attacher la corde à la tringle des grands rideaux, je me contentai de l'y passer une fois pour deux : les deux bouts pendaient de chaque côté jusqu'à terre. De cette façon je n'avais qu'à traîner le corps—le mannequin, veux-je dire—jusqu'à la fenêtre. Là, je

lui passais au cou le nœud coulant, je le hissais sans peine, la tringle des rideaux servait de point d'appui et de poulie, et j'assujétissais le bout de la corde à la rampe de la fenêtre. Pour la dépendaison, je n'avais aucune difficulté et je laissais la corde en place, dissimulée par les plis des rideaux.

La première fois le succès de ma tentative fut médiocre. Le trop grand souci de réussir paralysait l'effort de mon imagination. J'eus cependant une poignante émotion quand je vis le pendu, dansant à la fenêtre. Ce demi-insuccès ne me découragea pas. Je réitérai avec acharnement, comptant sur la fréquence de mes essais pour atteindre mon but. Presque tous les soirs, je m'enfermais dans la chambre verte pour pendre et rependre mon homme de erin ; mon opération finie, tantôt je le serrais dans une longue armoire, tantôt je le couchais dans le lit. Pour gagner progressivement, sans secousse, l'entière hallucination, j'éteignais la bougie, sitôt mon entrée, quand le mannequin était dans le lit, sitôt que je l'y avais couché, quand la fois dernière je l'y avais enfermé dans l'armoire, je procédais à mon crime dans les ténèbres, craignant que la vue ne détruisit mon enchantement. Je constatais chaque fois, du reste, un progrès considérable. Comment vous expliquer cela ? J'étais "deux," je me sentais réellement double. C'est-à-dire qu'il y avait une partie de moi-même qui s'abandonnait, une autre qui luttait ; une qui croyait à la "réalité" des "images," qui se laissait entièrement duper par elles ; une autre qui se débattait contre leur envahissement et qui s'acharnait à répéter que le comte était mort et que mon pendu n'était qu'un mannequin. Je percevais à chaque tentative nouvelle la diminution lente mais certaine de cette dualité gênante. Chaque fois, je constatais l'affaiblissement de cet autre moi raisonneur. J'en avais l'ardente conviction, un jour était prochain où cette dualité s'annihilerait, où je ne serais plus qu'un, où je pendrais réellement un autre comte, que dis-je ? le comte lui-même ; où mon imagination en un mot serait toute ma vie.

Quelque chose me gênait pourtant. On avait entendu des bruits étranges la nuit ; on s'était convaincu de l'existence d'un mystère au château. Les domestiques jasaient, parlaient de revenants, de spectres, que sais-je, moi ? Ils allaient jusqu'à prétendre que le comte de Maleplaine venait errer vers minuit dans la chambre maudite. La comtesse haussait les épaules, attristée néanmoins par ce lugubre souvenir. Mon fils riait très haut, en incrédule qu'il était comme son père, mais Suzanne s'épouvantait : "Elle ne voulait plus vivre dans ce château hanté par le fantôme du comte, nous dit-elle un soir en pleurant, elle ne le voulait plus, elle ne le pouvait plus !" Mon fils la calma de son mieux, lui promit de lui donner une preuve certaine de la vanité de ses terreurs enfantines et sécha ses larmes d'un baiser. Ces scènes se renouvelèrent fréquemment, paraît-il ; comme elles me gênaient beaucoup, je les évitais soigneusement.—Pourquoi n'ai-je pas été plus curieux ?

Je me promis de prendre plus de précautions. Mais, vous comprenez que mon autre moi, le moi raisonneur, s'affaiblissait de plus en plus ; il ne m'était guère possible quand j'arrivais au paroxysme de la jouissance de modérer mes transports. Car j'y touchais, j'y touchais au paroxysme, mon dualisme avait presque entièrement disparu et le lendemain de mes crises j'étais dans cet état exquis de douleur, de doux abattement qui suit l'assouvissement des passions violentes.